

## L'accès au Christ

SELON LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT\*

« **S**ous la conduite de l'Évangile, avançons dans ses chemins. » En disant cela au Prologue 21, Benoît parle de la Bible entière, comme le montre la Règle elle-même. D'autre part, le Christ est le résumé de l'Évangile. Et ce verset 21 du Prologue correspond à une phrase qu'on lira à la fin de la Règle : « Ne préférer absolument rien au Christ pour qu'il nous mène tous ensemble à la Vie éternelle » (72, 11-12). La *RB* veut nous apprendre à avancer ensemble sur un même chemin, sous la conduite du Christ. On peut donc commencer cette analyse par l'hypothèse que l'accès au Christ se fait en partant de la vie concrète.

Il existe déjà beaucoup d'études qui parlent de l'image du Christ dans la *RB*. Elles partent souvent de ses titres tels que *Seigneur, Dieu, Pasteur, Père, Maître*<sup>1</sup>. Ce ne sera pas le cas ici. Il y a aussi la tentation de partir de l'interprétation christologique des Écritures, en particulier celle des Psaumes. À mon avis, cela aussi a été fait avec des explications bien fondées de la thèse que, en général, le terme *Dominus* employé dans les Psaumes désigne le Christ<sup>2</sup>. Il est certain que la liturgie offre un accès privilégié au Christ. – Schütz essaie de voir « quel Christ vient vers nous dans la christologie spirituelle de

---

\* Nous remercions les « *Regulae Benedicti Studia* », de nous autoriser à publier la traduction française de cet article paru en allemand en 2001. La traduction a été réalisée par Gisela GROS et revue par une moniale de Valognes (NdIR).

<sup>1</sup> André BORIAS : « *Dominus et Deus* dans le Règle de saint Benoît », *Revue Bénédictine* 79 (1969), p. 414-423 ; « Le Christ dans la Règle de saint Benoît », *Revue Bénédictine* 82 (1972), p. 109-139 ; Cf. également les Actes du congrès des abbés 1984 dans diverses langues et revues.

<sup>2</sup> Balthasar FISCHER, « Christological Interpretation of the Psalms seen in the Mirror of the Liturgy », *Questions liturgiques* 71 (1990), p. 227-235. De nouvelles publications françaises : Marie-Josèphe RONDEAU et Jacques TRUBLET, dans *Jahrbuch für Antike und Christentum* 34 (2001) p. 159-163 ; André ROSE, *Les psaumes, voix du Christ et voix de l'Église*, Paris 1981 ; François VANDEN BROUCKE, « Les psaumes, le Christ et nous », *Louvain* 1965/2.

Benoît<sup>3</sup> ». Il est d'avis qu'il s'agit du « Christ présent », en s'appuyant surtout sur les chapitres spirituels de la Règle, en particulier *RB* 5-7. Pour compléter cette thèse je me concentrerai sur les passages rédigés personnellement par saint Benoît, en mettant l'accent sur l'accès au Christ.

À propos de la question de Jésus « Qui suis-je au dire des gens ? » (Mc 8, 27), Hans Waldenfels<sup>4</sup>, fait remarquer la diversité des réponses à notre époque selon les différents contextes. Ainsi, pour l'Amérique latine, le Christ est surtout le libérateur, le Christ des pauvres ; pour l'Afrique, il pourrait être le grand ancêtre, le nouvel Adam qui apporte l'égalité ; pour l'Asie, il serait plutôt le Christ qui vit à l'intérieur de l'homme, au plus profond de son être. Il est évident que l'accès au Christ est un sujet fondamental des différents courants théologiques et spirituels.

En somme dans la spiritualité, deux voies d'accès semblent se compléter. L'une, partant de l'exégèse du Nouveau Testament met l'accent sur le Jésus de Nazareth historique et l'autre, issue plutôt du mouvement charismatique et des communautés nouvelles, le met sur le Seigneur présent ici et maintenant. En tout cas, il s'agit de différentes manières et possibilités de s'approcher de l'unique et même personne de Jésus Christ et non pas de différences dogmatiques concernant Jésus Christ lui-même. Tout accès a besoin d'être complété par la Bible tout entière et par la théologie.

Les réflexions qui suivent veulent éclairer l'accès au Christ choisi par Benoît en le comparant avec celui de la Règle du Maître. Il est souvent révélateur de considérer la manière dont Benoît s'éloigne consciemment de son modèle par des changements, des omissions ou bien des accents nouveaux. Bien sûr, la Règle ne veut pas élaborer une christologie, elle traite de l'organisation de la vie quotidienne, mais sous la conduite du Christ. Il semble donc justifié d'étudier la question sous l'aspect de la vie concrète.

## INTRODUCTION

En guise d'introduction jetons un coup d'œil dans la Concordance au mot « Christ ». Dans la première partie de la *RB* (du Prologue au

<sup>3</sup> Cf. Christian SCHÜTZ, « Christus – Herr in der Benediktusregel », *Lebendiges Kloster*, Magnus et Steiner, Markus, Fribourg, Suisse, 1997.

<sup>4</sup> Dans son *Manuel de théologie fondamentale* (en allemand : *Kontextuelle Fundamentaltheologie*), (Cogitatio fidei 59), Cerf, Paris, 1990.

chapitre 7), le mot « Christ » apparaît 11 fois (dont 3 fois dans les passages rédigés par Benoît lui-même). Et 8 fois dans la deuxième partie (chapitres 8-73) indépendamment de la *RM*. Au total donc 8 fois en dépendance de la *RM* et 11 fois sans dépendance de la *RM*. Se référer au Christ semble être une préoccupation de Benoît. Alors que le Maître mentionne le Christ directement 40 fois, Benoît le cite 19 fois. Mais plus souvent que le Maître, puisque la *RM* est trois fois plus longue que la *RB*.

Voici quelques observations concernant l'emploi du mot « Christ » dans la *RB*. Contrairement à la *RM*, Benoît souligne, dès le début, qu'on lutte pour le Christ, le Seigneur, le vrai Roi (Prol. 3), pour ajouter à la fin du chapitre 7 qu'il faut faire tout « par amour du Christ » (7, 69). Il semble que c'est à dessein que Benoît mentionne le Christ au début et à la fin de la partie spirituelle de sa Règle. Dans le passage du chapitre 4 qu'il a rédigé lui-même, il dit qu'il faut prier pour ses ennemis « par amour du Christ » (4, 72). Au début de la deuxième partie de la Règle (à partir du chapitre 8), le Christ n'est mentionné directement, ni dans les chapitres concernant la liturgie, ni dans le code pénitentiel, mais seulement à partir du chapitre 36 qui souligne qu'il faut servir les malades comme on sert le Christ (36, 1).

Ensuite, il n'y a plus de mentions explicites jusqu'au chapitre 53 qui traite de l'hospitalité où le Christ est nommé à trois reprises : le Christ est accueilli ; le Christ est adoré ; le Christ est accueilli encore plus dans les pauvres et les étrangers (53, 1.7.15). Puis, il y a deux mentions dans 63, 13 qui dit que l'abbé représente le Christ et qu'il faut lui donner son titre en l'honneur et par amour du Christ. Pour finir, nous lisons à la fin de la Règle qu'il ne faut « absolument rien préférer au Christ » (72, 11) et qu'il faut accomplir « cette petite Règle, écrite pour les débutants avec l'aide du Christ » (73, 8).

Ce qui frappe, c'est que le Christ n'est pas le sujet de ces phrases, mais que le mouvement va de nous à lui : le servir, l'accueillir, l'adorer, l'aimer, ne rien lui préférer (même si, parfois, c'est dit à la voix passive). Il est donc justifié de nous prendre nous-mêmes comme point de départ du mouvement vers le Christ. En plus, il y a la question de savoir dans quel contexte le Christ apparaît dans les passages rédigés par Benoît lui-même. En simplifiant on peut en donner le résumé suivant :

- 1- la communauté (le Christ comme centre de la communauté dans le processus de la réconciliation et dans la relation avec l'abbé)
- 2- la relation avec les plus faibles (malades, hôtes, surtout pauvres et étrangers)
- 3- le chemin spirituel (début et progrès).

Ce seront les points principaux des remarques qui suivent.

La Règle du Maître mentionne le Christ expressément 40 fois. L'emploi du titre « le Christ » est plus fréquent dans les chapitres concernant la réception des nouveaux frères (cf. 89-91) et celui sur le carême (53). Il s'agit d'autres domaines de la vie, peut-on dire avec quelque prudence. Dans le contexte de ces passages, la *RM* parle de la Croix ou de la souffrance, de l'humilité et aussi de certains épisodes de la vie de Jésus (13, 11 ; 53, 56.63)<sup>5</sup>. Le plus souvent il y est question de la relation personnelle du disciple avec le Christ<sup>6</sup>.

À l'aide de ces prémisses, je mettrai en lumière les différents accès au Christ dans la *RB* en réservant la plus grande place à ce qui concerne la communauté, comme l'exige une Règle destinée à des cénobites.

## I. LE CHRIST, CENTRE DE LA COMMUNAUTÉ<sup>7</sup>.

### 1 – Le bon zèle que doivent avoir les moines : *RB* 72<sup>8</sup>

C'est probablement le triste état de la communauté de Benoît qui constitue la toile de fond de ce chapitre dense. On peut supposer qu'il y a beaucoup de zèle amer : jalousie, rudesse dans les rapports mutuels, offenses, impatiences, désobéissance, manque d'amour fraternel – voilà ce que reflète l'ensemble de la Règle. Dans la situation politique marquée par les guerres des Ostrogoths, les communautés monastiques ont leurs propres guerres et discordes, alors qu'elles auraient dû plus que jamais témoigner de la paix. On peut supposer que c'est à cause de cela que Benoît s'exprime d'une manière si forte et en employant des superlatifs. Où trouver de l'aide dans cette situation ? Benoît dit avec radicalité – et c'est l'apogée du chapitre – : « ne préférer absolument rien au Christ, qu'il nous mène tous ensemble à la Vie éternelle » (*RB* 72, 11-12). Au fond, pour lui, l'amour inconditionnel du Christ doit être la seule solution (*absolument rien*).

<sup>5</sup> *RM* : *La Règle du Maître*, éd. A. DE VOGÜÉ, vol. I (SC 105) Paris, 1964, p. 303 (Commentaire du Pater, 7) ; p. 327 (Commentaire des psaumes, 46) ; vol II (SC 106), p. 255 (53, 55 : « crucifier sa chair avec le Christ ») ; 53, 56 : « les Juifs chercheront le Christ pour lui faire subir sa passion ») ; p. 47 (13, 72 ; « être avec le Christ, l'humble Seigneur ») ; p. 221 (48, 12 : « tenir les pieds du Christ »). Le nom de Jésus est cité trois fois : p. 93 (19, 7) ; p. 153 (28, 7) ; p. 321 (78, 24).

<sup>6</sup> Cf. par ex. 3, 10 ; 91, 12. 16 ; 92, 63.

<sup>7</sup> Dans cette première partie, ma méthode sera essentiellement exégétique. Elle sera centrée sur les chapitres 72, 33-35 et 4, 72 en relation avec ce thème de l'accès au Christ.

<sup>8</sup> Cf. Aquinata BÖCKMANN, *Apprendre le Christ*, Bellefontaine, 2002.

Le Christ nous conduit tous ensemble à la Vie éternelle. Le mot « ensemble » (*pariter*) me semble très important. Il ne s'agit pas seulement du chemin individuel de chacun de nous, ce qui serait plutôt le cas de la *RM*, chacun essayant de progresser le plus vite possible sur le chemin de la vertu et d'arriver au but. Sur ce chemin proposé par Benoît, chaque frère est responsable de chaque frère.

En 72, 2 c'est le bon zèle qui mène à la Vie éternelle ; en 72, 12 c'est le Christ qui nous conduit effectivement au but (*perducat* au lieu de *ducit* employé dans les versets 1 et 2). Il est lui-même le bon zèle. Est-ce qu'on peut en conclure que Benoît a vu échouer ses exhortations les plus énergiques et qu'il a fait l'expérience que, en fin de compte, le plus grand zèle ne suffit pas pour fonder une communauté dans la paix ? On pourrait aussi dire que les moines sont incapables de s'aimer mutuellement avec ferveur (cf. 72, 3) ; au contraire, ils sont jaloux et rancuniers ; ils ne s'honorent pas, mais se rabaissent réciproquement (72, 4) ; ils ne supportent pas les faiblesses des autres avec patience, (72, 5), mais les jugent et les condamnent ; ils ne s'obéissent pas mutuellement (72, 6), mais suivent leur propre volonté ; ils ne cherchent pas ce qui est utile à l'autre (72, 7), mais ce qui l'est pour eux-mêmes ; ils ne s'aiment pas fraternellement (72, 8), mais sont égoïstes dans leur « amour » soi-disant fraternel ; ils n'aiment pas leur abbé (72, 10), mais le mésestiment. Benoît stimule la volonté de ses moines, mais, en fin de compte, il n'y a qu'une solution : le Christ lui-même doit prendre les rênes et les conduire tous ensemble.

## 2 – Les qualités que doit avoir l'abbé : *RB 2, 20*

*RB 2* montre aussi clairement que cette communauté est très hétérogène. On y trouve des simples d'esprit, des turbulents, des négligents, des récalcitrants, durs, fiers, malveillants, voire des pervers, mais aussi des hommes raisonnables et honnêtes, des hommes de bonne volonté, patients, obéissants (cf. les versets 8, 12 et 25-29 de ce chapitre 2). Il y a d'anciens esclaves aussi bien que des hommes libres. Benoît souligne donc que l'abbé est le père qui transmet l'amour sans réserve du Christ pour tous (2, 3) et qui enseigne que, *dans le Christ* – on pourrait dire : *seulement dans le Christ* –, tous ces êtres différents sont un (2, 20). Il est vrai que Benoît a adopté de la *RM* ces deux mentions du Christ, mais il crée un lien plus étroit entre le début du chapitre et son noyau 2, 20 : « car libres ou esclaves, nous sommes au Christ ». C'est une fusion de Ga 3, 28 et de Ep 6, 8. À l'instar du Maître, Benoît supprime ici le nom de Jésus cité dans Ga 3, 28. Le style du texte est soigneusement travaillé. D'abord Benoît évoque les deux extrêmes de la condition sociale

pour les résumer ensuite par « tous » et les transformer finalement en unité par « nous sommes un ». Mais cette unité n'est possible que « dans (*in*) le Christ<sup>9</sup> ». Benoît ajoute à la *RM* le mot *in* employé souvent par Paul. Dans la phrase suivante, les deux auteurs renvoient au *seul* Seigneur sous lequel nous accomplissons le même service : « nous portons tous les mêmes armes au service du même Seigneur » (*RB* 2, 20). C'est-à-dire que, bien que très différents les uns des autres, nous sommes les *esclaves* du même Seigneur, le Christ.

On semble avoir appris par expérience qu'une communauté monastique composée d'éléments si hétérogènes ne peut pas se maintenir sans le Christ. C'est pour ce Christ et Seigneur que chaque frère porte le fardeau d'un même service (*aequalem servitutis militiam*, 2, 20). En s'efforçant de pratiquer une charité égale (*aequalis caritas*, 2, 22) vis-à-vis de chacun selon son caractère propre, l'abbé apprend à suivre le Christ qu'il doit refléter : le *Christ-Père*<sup>10</sup>.

Le noyau de ce chapitre (2, 20) tire une conséquence pratique du fondement théologique de la fonction de l'abbé :

Il tient la place du Christ dans le monastère, puisqu'on l'appelle de son nom même, selon ces paroles de l'Apôtre : *Vous avez reçu l'Esprit qui fait de vous des fils, l'Esprit par lequel nous nous écrivons : Abba, Père.*

Il me semble que le noyau et ces versets rappellent indirectement la réalité du baptême. L'interprétation selon laquelle Rm 8, 15 signifie que l'Esprit Saint nous appelle vers le Père-Christ n'a rien d'inhabituel dans les textes patristiques<sup>11</sup>. Le Christ est le Père de cette communauté monastique avec toutes ses contradictions, dont tous les membres sont ses fils, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas les fils de l'abbé comme le dit plutôt la *RM*. Dans le baptême, le Seigneur a donné à tous une nouvelle vie qui fait de nous des frères et cet état est encore approfondi par la profession qui fait de nous tous des frères devant l'autel<sup>12</sup>. « Ils sont tous un dans le Christ » et ils courent tous sur le même chemin, conduits par lui.

<sup>9</sup> On trouve *in Christo* seulement dans le manuscrit A de la *RM*. P, selon l'édition de VANDEHOVEN, n'a pas de *in*, alors que les manuscrits A 914 et 0 de la *RB* ont un *in* très net.

<sup>10</sup> Dans la *RM*, l'abbé prend modèle sur la mère pour la *aequalis caritas*, alors qu'il imite le père en se comportant *mensurate pietate* – *RM* 2, 31.

<sup>11</sup> Cf. Balthasar FISCHER, *Zu Benedikts Interpretation von Rm 8, 15 – Colligere fragmenta*, Beuron 1952, p. 124-126 ; Claude PEIFER, « The Use of Romans 8, 15 in the Regula Magistri and Regula Benedicti », *Benedictus, Studies in Honour of St. Benedict of Nursia*, Kalamazoo 1981, 15-22 ; A. DE VOGÜÉ, « La paternité du Christ dans les Règles de saint Benoît et du Maître », *La Vie Spirituelle* 110 (1964) p. 55-67.

<sup>12</sup> Le nom de « frère » est attribué la première fois après que le novice a déposé sa profession sur l'autel et chanté le *Suscipe*. Malheureusement on ne le retrouve pas dans toutes les traductions.

Benoît aborde les choses du côté pratique. Partant de ses propres expériences il exhorte instamment l'abbé à témoigner à tous la même charité, à les aimer tous avec une ferveur qui donne la Vie. Il doit suivre l'exemple du Christ, le Père. Il doit créer les conditions nécessaires pour que chacun des frères puisse vivre dans le Christ et, de cette façon, lui peut les unir tous.

Une comparaison avec *RB* 64, 9-22, le deuxième passage contenant des directives pour l'abbé, rend plus claire cette fonction qui donne la Vie. Voici le noyau de ce passage : « il aura toujours devant les yeux sa propre faiblesse et se souviendra qu'il ne faut pas broyer le roseau déjà brisé » (64, 13). Pour accomplir toutes ses tâches délicates il est exhorté à se tourner vers le Christ, le Serviteur de Dieu, à prendre modèle sur son amour plein de douceur, qui donne la Vie. Il ne s'agit pas d'étouffer une vie faible, mais de lui insuffler des forces nouvelles. Une telle attitude ouvre l'accès au Christ, autant pour l'abbé que pour les frères.

Au chapitre 72, l'abbé apparaît après les frères : « Ils aimeront leur abbé d'un amour sincère et humble » (72, 10), et, dans 63, 13, nous lisons : « L'abbé, cependant, parce qu'on croit qu'il agit à la place du Christ, sera appelé du titre de seigneur (*dominus*) et abbé (*abbas*), non parce qu'il se l'arroge lui-même, mais par respect et amour du Christ. » Ces deux chapitres qui s'adressent aux frères tirent les conséquences pratiques de la « paternité » de l'abbé : aimer le Christ en lui. Accès au Christ par l'abbé – père. On ne doutera pas que, grâce à cette référence au Christ, une communauté puisse exister, qu'elle y trouve son fondement et sa force. Pour venir à bout des problèmes concrets l'enracinement dans le Christ est indispensable.

### **3 – La communauté de biens et de services : *RB* 33 à 35**

Dans les chapitres suivants (33 à 35), Benoît part de problèmes pratiques pour nous renvoyer au Christ, même si celui-ci n'est pas présent au premier plan.

*RB* 34, 5 est un nouveau parallèle de *RB* 2, 20 : « ainsi, tous les membres seront dans la paix. » Il s'agit de la distribution du nécessaire en tenant compte des besoins inégaux des frères. Benoît aborde ce problème, apparemment très difficile, avec beaucoup de circonspection. Il s'adresse à chacun des groupes séparément : à ceux qui ont besoin de plus et à ceux qui peuvent se contenter de moins. Dans 34, 5, il les unit en disant « tous les membres » : tout en étant différents, ils sont tous membres d'un même corps (concrètement : il ne vise pas une égalité extérieure).

« Ils seront en paix. » Il me semble qu'on peut interpréter cette formule en pensant au Christ qui est la Paix. Il est notre Paix, lui qui « des deux n'a fait qu'un » (cf. Ep 2, 14). Nous sommes son corps. La *RB* nous exhorte à résoudre les problèmes de la communauté de biens en nous laissant guider par le Christ.

*RB* 34 suit l'un des chapitres les plus durs de la Règle, qui interdit radicalement toute propriété personnelle. Si Benoît s'exprime d'une façon si négative, c'est probablement parce que le problème était très ardu. Conformément à la tradition monastique, c'est justement dans ce chapitre traitant du renoncement à la propriété personnelle qu'on s'attendrait à une allusion à l'imitation du Christ dans la pauvreté ou à quelque chose de semblable (cf. *RM* 90, 65). Dans le noyau, Benoît souligne que les moines n'ont plus le droit de disposer ni de leur propre corps, ni de leur propre volonté, mais qu'ils peuvent tout attendre du père du monastère (33, 4-5). D'autre part, cette constatation évoque le rite de la profession par lequel le moine est devenu le serviteur du Christ, à qui il a remis le droit de disposer de sa personne, permettant en même temps à la communauté de lui ôter ses vêtements pour le vêtir de l'habit monastique (58, 24-26). Dans ce chapitre, Benoît semble invoquer la réalité du baptême qui est le fondement de l'appartenance au Christ et de l'intégration dans la communauté. Comme s'il disait : Vous appartenez au Christ, comment pourriez-vous revendiquer telle ou telle chose pour vous<sup>13</sup> ? Accepter la communauté de biens, dans la paix, lâcher prise, ne pas être jaloux de l'autre, tout cela qui est si important pour la vie communautaire, n'est possible que dans le Christ, dans son imitation.

Probablement Benoît est-il toujours confronté au même problème : comment faire naître parmi tous ces hommes si différents une véritable fraternité ? *RB* 35 commence par le mot significatif « frères » et cela implique « qu'ils se servent les uns les autres » (35, 1). Il est évident que ce service n'était pas facile, vu le peu d'estime, voire le mépris du travail manuel qui prévalait au VI<sup>e</sup> siècle. Ainsi Benoît doit-il recourir à des motivations et des aides fortes. L'apogée de ce chapitre (35, 15-18) est le rituel du dimanche. Le passage précédent a la structure d'un chiasme avec ce verset central : « Celui qui sort, ainsi que celui qui entre, laveront les pieds de tous » (*RB* 35, 9). Je pense que c'est à dessein que Benoît a placé cette phrase au milieu du chapitre, bien que l'ordre des activités n'apparaisse pas très logique. Benoît fait accomplir ce rite par les frères qui viennent de servir pendant une semaine et par ceux qui vont servir pendant la

<sup>13</sup> On trouve un raisonnement semblable chez Basile, *Reg.* 106.

semaine suivante. Il veut qu'ils adoptent ainsi le comportement du Christ qui lava les pieds de ses disciples (Jn 13). Le Christ est présent dans ceux qui accomplissent ce geste. Cependant, les textes patristiques soulignent, semble-t-il, encore davantage qu'il s'agit d'un service d'honneur que de *lui* laver les pieds. Il sert par ceux qui servent et est servi lui-même.

Cela est conforme à l'interprétation que donne Guevin de l'expression « l'école du service du Seigneur », *dominici scola servitii*<sup>14</sup>. Dans la *RB*, *dominici* est souvent un génitif d'appartenance. Cela signifierait que le monastère est une école dans laquelle on apprend à servir comme servait le Christ et, en même temps, bien sûr, à servir le Christ, surtout dans les frères et dans les pauvres<sup>15</sup>. Benoît initie d'une façon concrète au comportement du Christ : service pratique, lavement des pieds comme moyen d'accès au Christ.

#### 4 – Les instruments des bonnes œuvres : *RB* 4, 72

Non seulement cette communauté a des frères difficiles, mais on y rencontre même hostilités et persécutions. Comment une vie communautaire est-elle possible dans ces conditions ?

Dans *RB* 4, 70-73, Benoît complète son modèle, la *RM*, par quelques instruments concernant l'amour fraternel et mentionne expressément le Christ : « Vénérer les anciens, aimer les plus jeunes. Prier pour ses ennemis par amour du Christ. Après une querelle, retourner à la paix avant le coucher du soleil. » Dans le contexte immédiat, il est question de plus jeunes et d'anciens, d'*ennemis* et de frères avec lesquels on se dispute. Il y a donc dans la vie quotidienne d'innombrables situations qui rendent une réconciliation possible et nécessaire. Mais Benoît semble d'avis que pour revenir à la paix, il est indispensable de prier pour l'ennemi. Tous ceux qui ont essayé de le faire sauront combien cela est difficile. C'est probablement pour cette raison que Benoît dit : *in Christi amore*, « par amour du Christ ». Il y a trois interprétations possibles du génitif *Christi* : l'amour du Christ pour nous, l'amour qu'est le Christ lui-même, notre amour pour le Christ. Notre incapacité même de prier pour nos ennemis pourrait ouvrir notre cœur à l'amour venu du Christ, l'amour qu'il est en personne (cf. aussi *RB* 72, 12) : dans cet amour,

<sup>14</sup> Benedict GUEVIN, *Dominici Schola servitii*, *Downside Review* 114 (1996). Cela évoque, par exemple : *oratio dominica*, *dies dominicus*, *dominicum praeceptum* et *ovile dominicum* ; la prière du Christ, du Seigneur, le jour du Seigneur, le commandement du Seigneur, le bercaïl du Seigneur.

<sup>15</sup> Cf. la deuxième partie de cet article.

la prière devient possible. Le Christ lui-même accomplit le miracle de cette prière particulière. Cependant, il est aussi possible que l'homme parvienne à un amour plus profond du Christ, un amour qui se révèle dans l'adoption de son esprit et dans l'accomplissement du Sermon sur la Montagne, du commandement de l'amour des ennemis (Mt 5, 43-48). Après cette prière il est possible de retourner à la paix avec le frère (4, 73). Nous trouvons ici accès au Christ par le pardon ou, peut-être, par la difficulté même du pardon.

## 5 – Retour au chapitre 72

Si l'on veut vivre concrètement la communauté chrétienne, on se retrouve toujours en présence du Christ. *RB 72* exige beaucoup, voire tout : zèle très ardent, respect prévenant, très grande patience à l'égard de toutes les faiblesses, obéissance mutuelle, amour fraternel sans égoïsme, recherche du bien d'autrui. Le bon zèle, c'est l'amour qu'il faut pratiquer dans la vie de tous les jours. C'est une tâche qui dépasse les forces humaines, qu'on ne peut accomplir sans l'aide du Christ. Et le Christ est présent de tous côtés. Il est le fondement du respect mutuel (72, 4), de la patience à l'égard des faiblesses (72, 5) ; le Christ est présent dans chacun et surtout dans le plus faible<sup>16</sup>. C'est pourquoi on peut rivaliser d'obéissance, car la voix du Christ nous parvient par chacun des frères (72, 6). On peut aussi s'y entraîner : « ils s'aimeront fraternellement sans égoïsme » (72, 8). Dans le Christ, nous sommes tous un, nous sommes ses membres, frères et sœurs. Chercher ce qui est utile à autrui signifie donc : faire du Christ le centre de ma vie. De la même façon on peut aimer l'abbé, quel qu'il soit, puisque le Christ est présent en lui et peut-être dans sa faiblesse même.

D'autre part, on essaiera d'adopter de plus en plus l'attitude du Christ, de respecter tous les frères, comme il le fait, de supporter et de porter leurs faiblesses avec patience, de leur témoigner de l'obéissance, de rechercher ce qui est utile aux autres et de les aimer d'un amour fraternel. Dans le Christ nous pouvons craindre Dieu dans l'amour. On peut donc dire que ce chapitre décrit indirectement le Christ et son attitude face aux hommes et face à Dieu. C'est par l'amour pratiqué dans la communauté que nous avons accès au Christ présent en elle.

Dans ce sens aussi, il est significatif que, selon *RB 72*, l'effort et l'activité se trouvent d'abord du côté des moines, mais, à la fin, c'est

---

<sup>16</sup> Cf. la deuxième partie de l'article.

le Christ qui agit : « Ils ne préféreront absolument rien au Christ, qu'il nous amène tous ensemble... » (72, 11-12). Le zèle ardent, le Christ en personne, nous conduit de l'intérieur, nous tous qui sommes sur le chemin de la Vie éternelle. Il est présent au cœur de chacun et de la communauté.

En résumant on peut donc dire que, quelle que soit la situation, la vie communautaire nous renvoie au Christ comme fondement ou comme but, le Christ qui est le Seigneur, le Serviteur, le Père, la Paix, l'Amour personnifié. Il s'agit toujours du Christ qui est présent et qui se manifeste ici et maintenant.

## II. LES RELATIONS AVEC LES PLUS FAIBLES : LES MALADES, LES PAUVRES ET LES ÉTRANGERS.

L'un des problèmes qui se présentent dans la vie communautaire est le comportement vis-à-vis des faibles, des malades, des « pauvres », ceux de la communauté et aussi ceux qui viennent de l'extérieur. Ici, l'amour inconditionnel est appelé à faire ses preuves. Dans les paragraphes suivants j'aborderai trois sujets : les relations avec les frères malades (*RB* 36), avec ceux qui ont commis des fautes (27-28) et, pour finir, avec les pauvres et les étrangers (53 ; 66).

### 1 – Relations avec les frères malades : *RB* 36

Au cours de la rédaction de la Règle, ce domaine devient de plus en plus important avec le nombre grandissant de malades, et les soins qu'il faut leur apporter doivent être assurés par une organisation appropriée. Le chapitre 36 laisse deviner le danger que les malades puissent être négligés (36, 6.10). D'autre part, ceux qui les servent risquent d'être déprimés à cause des exigences exagérées de certains malades (36, 4). Le malade mécontent demande de plus en plus de privilèges et d'attentions. Il ne se met pas à la place de ses frères, mais finit par ne plus voir que lui-même et sa souffrance. Si les malades bénéficient d'un si bon traitement, il peut y avoir la tentation de simuler une maladie, comme le laissent deviner certaines Règles anciennes. *RM* 69, par exemple, exprime surtout de la méfiance vis-à-vis des malades.

Le premier problème semble être de vérifier s'il ne s'agit pas de simulateurs. En recommandant, par contre, d'abord et par-dessus tout, de prendre le plus grand soin des malades, Benoît a besoin d'un fondement très solide. Il faut les servir comme on sert le Christ qui dit : « j'ai été malade [...], ce que vous avez fait à l'un des plus petits, c'est

à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 36 et 40, cités en *RB* 36, 1-3). C'est une référence au discours sur le Jugement dernier dans Mt 25, 31-46, à l'identification du Christ avec les pauvres, les étrangers, les malades etc. Il est vrai que Benoît apporte un léger changement aux paroles de l'Écriture. Il ne parle pas « des plus petits *de mes frères* » (ce dont certaines traductions ne tiennent pas compte). On ne peut que soupçonner quelle en est la raison. Benoît peut avoir voulu élargir prudemment le cercle des malades dont on s'occupe, ce qui arriva *de facto* après l'époque de Benoît et ce qui correspondrait à *RB* 53. Ou bien, et cela est plus vraisemblable, il ne veut pas que la présence du Christ dépende du statut de frère et du comportement qui en découle. De fait, il y a eu de telles interprétations. Basile demande aux frères de prendre soin des malades et de les servir comme le Christ, mais il exige aussi que les malades, de leur côté, se montrent dignes de ces services et s'efforcent de vivre dans l'amour de Dieu (*Regula* 36s.). La version ultérieure des *Petites Règles* (155) ajoute à la parole du Seigneur : « Celui qui accomplit la volonté de mon Père qui est au Ciel est mon frère, ma sœur, ma mère. » Quand les hôtes malades se comportent d'une manière insupportable et qu'il est impossible de les guérir de leurs péchés, il faut les renvoyer.

En interprétant le même texte (Mt 25, 40), Jérôme est d'avis que le Seigneur n'y parle pas des pauvres en général, mais des pauvres en esprit qui se révèlent être les frères du Christ (Mt 12, 50)<sup>17</sup>. Cette mise à l'épreuve des malades pour savoir s'ils sont vraiment « pauvres en esprit » pourrait aussi jouer un rôle dans les pratiques de la *RM*, bien qu'il s'y agisse tout d'abord d'empêcher les paresseux de faire semblant d'être malades. Tout cela semble être si raisonnable.

Mais Benoît se réfère très nettement au Christ présent dans le malade, que celui-ci s'en montre digne ou non, qu'il soit vertueux ou non. Pour servir le Christ, on n'a pas besoin de mettre l'autre à l'épreuve de façon à savoir si, par ses vertus, il représente vraiment le Christ. Il suffit qu'il soit *minimus*, « un des petits » et qu'il ait donc besoin d'aide, pour que le Christ soit présent en lui. Benoît ajoute qu'il faut supporter les malades avec patience. Cela pourrait être une nouvelle allusion à Basile qui dit que cette attitude contribue à alléger le fardeau du faible, voire l'en délivrer ; en d'autres termes, à le guérir<sup>18</sup>.

<sup>17</sup> On trouve la même parole du Seigneur chez Basile : *Homélie IV sur Matthieu* concernant Mt 25, 40.

<sup>18</sup> Basile, *Regula* 177, 3 avec une référence au Christ : *Ita ergo [...] curabuntur infirmiores ex constantia et integritate fortiorum qui dicuntur portare, id est, exportare et auferre, infirmitates eorum qui invalidi sunt.* Cf. 178.

On pourrait aussi dire, que le Christ peut grandir et être libéré dans le malade.

Dans ce chapitre qui traite du plus grand soin qu'il faut avoir pour les faibles, Benoît souligne fortement que ces soins sont portés au Christ. Ce qui a été fait au plus humble a été fait à lui. Les autres impératifs s'ensuivent. Il faut que cette conviction reste inébranlable, même si le comportement des malades n'y correspond pas. Ceux qui servent sont également encouragés et réconfortés car, par eux aussi, c'est le Christ qui sert<sup>19</sup>. En les exhortant à tout supporter avec patience, Benoît les incite à adopter peu à peu l'attitude du Christ. Nous avons donc ici accès au Christ par les services rendus aux malades.

## 2 – Relations avec les frères qui ont commis des fautes : *RB 27-28*

Comme dans les chapitres 72 et 36, Benoît étend la notion d'*infirmitas* (faiblesse) aux faiblesses morales. Les chapitres 27 et 28 parlent des frères fautifs qui sont entêtés, récalcitrants, fiers, méprisants et qui murmurent (cf. 23, 1), de ceux qui refusent de se corriger malgré la punition qu'on leur inflige (*RB 28*). L'abbé, les synpectes et l'ensemble des frères déploient tout leur zèle et emploient tous les moyens pour les ramener dans la communauté. Là aussi, Benoît s'éloigne de la *RM* qui exige que le frère exclu soit guéri automatiquement au bout de trois jours, sinon il est renvoyé (cf. *RM 13*, 68-73).

Avant d'avoir épuisé tous les moyens de le guérir, Benoît appelle le frère coupable *infirmum fratrem*, « ce frère malade » (28, 5). Tous ces efforts sont la mise en pratique de cette phrase fondamentale : « le Christ nous mènera tous ensemble » à la Vie éternelle (72, 12). Tous ensemble, c'est-à-dire tous ceux qui, par leur profession, sont devenus des frères dans cette communauté. L'abbé ne doit perdre aucun des frères, *RB 27*, 5 le lui enjoint avec insistance. La Règle se réfère expressément au Christ, cette fois-ci en employant ses titres et en citant ses paroles et ses actes : « ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » (27, 1 citant Mt 9, 12). L'abbé est invité à imiter l'exemple du Bon Pasteur qui, « laissant quatre-vingt-dix-neuf brebis dans les montagnes, partit chercher l'unique brebis égarée. Il eut une si grande compassion de sa faiblesse qu'il la chargea sur ses épaules et la rapporta au troupeau » (27, 8-9). C'est l'un des plus beaux passages de la Règle et qui nous

<sup>19</sup> Cf. l'histoire d'Euloge, *Histoire Lausiaque* 21, 4-14.

fait lire dans le cœur de Benoît : il nous permet de deviner quelle est sa vision du Christ ; il l'a certainement considéré comme le Bon Pasteur tout au long des années d'amères expériences vécues comme responsable de sa communauté. Il ajoute aux textes bibliques l'aspect de la sainteté et de la grande compassion du Christ. Ainsi, aucun des textes scripturaires cités ne dit expressément que la brebis est rapportée au troupeau. Benoît souligne donc encore une fois l'importance du Christ pour la communauté. Face à l'inefficacité de tous les efforts humains, il est le Seigneur qui peut tout, c'est-à-dire, dans le cas présent, qu'il peut rendre la santé au frère malade (28, 5).

La Règle nous montre un accès au Christ tout-puissant dans des situations désespérées.

### 3 – Relations avec les pauvres et les étrangers : *RB 53 et 66*

La conception de Benoît en ce qui concerne l'accueil des hôtes, des pauvres et des étrangers est totalement différente de celle du Maître. En général, celui-ci se méfie des hôtes, à moins qu'il ne s'agisse de moines étrangers : il les considère comme des voleurs potentiels. Par conséquent, pour lui, le mot-clé du comportement que les moines doivent avoir à leur égard est *custodire*, « garder » et « fermer la porte » (*RM 65 ; 71-72 ; 78-79 ; 95*). Le Maître ne parle pas, à ce propos, de l'arrivée du Christ en la personne de l'étranger. Sans doute, Benoît a affaire à la même catégorie de personnes, des paresseux qui ont de mauvaises intentions. Mais aussi, pendant les terribles guerres, le nombre de pauvres, de réfugiés et d'étrangers qui ont besoin de l'aide du monastère est encore plus grand que d'habitude. Benoît se heurte probablement au murmure de ses moines. Pourquoi un tel accueil respectueux et charitable de tant d'étrangers et de pauvres ? Pourquoi ne pouvons-nous pas, nous aussi, fermer les portes ?

De nouveau, Benoît se réfère directement au Christ et, dans ce même chapitre, il le fait à trois reprises. Oui, pourquoi n'avons-nous pas le droit de fermer la porte ? Le motif de cette attitude n'est pas simplement la pitié humaine, mais le fait que c'est le Christ qui arrive (*adventus*). C'est la première fois dans la *RB* qu'il vient vers nous de l'extérieur. Il me semble décisif pour la relation avec l'extérieur que la *RB* ne parle pas seulement du diable et de ses tentations qui viennent du monde, mais du Christ qui vient lui-même vers la communauté en la personne des hôtes. C'est donc à cause du Christ qu'il ne faut pas suivre l'exemple de la *RM* en verrouillant les portes.

Certes, le Christ est présent à l'intérieur de la communauté, mais il l'est aussi dans chaque nouveau venu qui nous dérange et nous tire

peut-être de notre quiétude. Benoît fête ici, pour ainsi dire, l'*Adventus Domini*, l'arrivée du Seigneur, qui nous surprendra à un moment inattendu et prendra une forme qui ne correspondra pas à ce que nous imaginons (ici les pauvres et les étrangers), et nous courrons à sa rencontre. La perspective de la foi est celle du retour du Christ, le Seigneur, comme l'évoque la forme du verbe « dire » au v. 1 : « il dira (*ipse dicturus est*) » – alors qu'on a en *RB* 36, 2 : *ipse dixit*, « il a dit ». « J'ai été un hôte et tu m'as reçu<sup>20</sup>. » Benoît veut assurer l'accueil généreux de tous, surtout celui des pauvres et des étrangers, en lui donnant ce fondement (Mt 25, 31-46).

Le fait que le Christ est présent dans ceux qui arrivent est répété comme un refrain : « Tous les étrangers qui arrivent seront reçus comme le Christ » (*RB* 53, 1). « On adorera en eux le Christ que l'on reçoit en eux » (53, 7). « Nous avons reçu, Seigneur, ta miséricorde » (53, 14). « Ce sont surtout les pauvres et les étrangers que l'on accueillera avec la plus grande sollicitude, parce que c'est en eux que l'on reçoit encore davantage le Christ » (53, 15). C'est une parole très forte : on reçoit le Seigneur encore davantage dans les pauvres et les étrangers. Encore une fois, ce n'est pas la vertu, ni un comportement correct qui compte. Le seul fait qu'ils sont pauvres et étrangers et qu'ils ont besoin d'aide est une raison suffisante pour que le Christ vienne en eux encore plus que dans les riches.

Le terme « pauvres » fait aussi penser aux malades qui souffrent plus que les autres des guerres ou qui sont devenus pauvres à cause de leur maladie. Ainsi, en *RB* 31, 9, ils sont mentionnés avec les hôtes comme des personnes dont le cellérier doit prendre un soin particulier : « Il prendra un soin tout particulier des malades, des enfants, des hôtes et des pauvres. » Ce verset est très proche de *RB* 53, 15.

Comment nous comporter envers le Christ ? On lui témoigne honneur, amour, humilité, humanité, le plus grand soin. On lui lave les pieds (53, 13s.) en chantant : « Nous avons reçu, Seigneur, ta miséricorde au milieu de ton temple » (Ps 47, 10). Cette miséricorde peut évoquer la miséricorde de Dieu faite homme : Benoît remplace le pluriel *misericordias* de *RM* 65, 9 par le singulier *misericordiam*.

<sup>20</sup> Il est difficile de savoir si Benoît a trouvé le *suscepisti me* dans une ancienne version latine de la Bible ou dans un manuscrit de l'*Historia Monachorum*, ou s'il a créé cette formule lui-même. Le verbe *suscipere* ne se trouve que dans un seul manuscrit. Autrefois, je croyais que ce mot était un indice de l'influence de l'*Historia Monachorum* sur Benoît, mais la version qui contient *suscipere* ne se trouve que dans un manuscrit très rare et n'est pas entrée dans l'édition critique de Eva SCHULZ-FLÜGEL, *Historia Monachorum*, (Patristische Texte und Studien 34), Rufinus, Berlin, 1990.

Cette interprétation est conforme à des commentaires anciens du psaume 47 et à la teneur du chapitre entier. En témoignant tout notre amour aux pauvres et aux étrangers, nous recevons le Christ qui est l'incarnation de la miséricorde de Dieu.

Les versets 7 à 9 forment le cœur du chapitre. Ils sont structurés en chiasme. Ainsi est mise surtout en relief l'importance du Christ. « Que le Christ soit adoré en eux » énonce la Règle très courageusement. Il faut tenir compte du fait que le chapitre 53 suit le chapitre sur l'Oratoire qui parle de la prière. La vraie prière nous incitera à adorer le Christ aussi dans les pauvres et les étrangers. Benoît pourrait nous encourager à adorer et à vénérer les pauvres comme une icône du Christ. On prend soin du Christ en leur lavant les pieds. Mais pourquoi Benoît dit-il aussi dans ce noyau qu'ils seront conduits à la prière (53, 8, probablement à la liturgie) et puis, au verset 9 : « On lira devant l'hôte la Loi Divine, pour son édification » ? Est-ce qu'il s'agit là encore vraiment du Christ ?

Il me semble que ces directives sont nées de problèmes pratiques évoqués également au chapitre 36. On croit fermement que le Christ est présent dans le faible et le pauvre, mais qu'il n'y est peut-être pas encore dans toute sa plénitude, qu'il doit y grandir. Peut-être est-il prisonnier, enseveli ou opprimé dans les autres. Sa présence n'est aucunement mise en doute. Néanmoins, les moines apportent aux autres une aide spirituelle, de sorte que le Christ, en eux, puisse être libéré ou qu'il puisse s'y épanouir par la prière et la *lectio*<sup>21</sup>. Il me semble important que Benoît commence par l'adoration qui exprime la vénération du Christ présent dans l'autre. Ce n'est qu'après avoir accepté et honoré l'autre dans ce qu'il a de plus précieux, dans la profondeur de son être que l'on commence à l'accompagner sur le chemin de la prière (la liturgie), et à coopérer à l'édification de sa foi.

L'accès au Christ s'ouvre par ce que nous faisons pour les faibles, les malades, les étrangers et dans les difficultés particulières que cela implique. La Règle nous mène au Christ incarné et présent, au Christ qui arrive. Nous avons rencontré deux points de vue contrastés : le Christ qui est présent *en nous* et *parmi nous* (*Christus praesens*) – et le Christ qui *vient vers nous* de l'extérieur (*Christus adveniens*) ; le Christ qui *est présent dans l'autre* – et le Christ qui, bien que présent, peut grandir. Ce n'est pas une présence statique.

<sup>21</sup> Il est intéressant que ces trois éléments de la vie spirituelle : liturgie – *lectio* – prière personnelle, soient tous les trois partagés avec les personnes venues de l'extérieur.

## III. L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL.

Benoît est convaincu que la relation au Christ est extrêmement importante, surtout pour le débutant. Il s'adresse au nouveau venu avec ces paroles : « Qui que tu sois qui renonces à ta volonté propre et prends les armes fortes et magnifiques de l'obéissance » (Prol. 3, partie rédigée par Benoît lui-même). Benoît est d'avis que la meilleure chose à faire, c'est de le mettre, dès le début, en face du Christ, le Seigneur et vrai Roi. On ressent un certain enthousiasme dans ses paroles. Il est possible qu'il y ait là une allusion à la situation politique avec ses rois douteux. Dans la vie monastique, c'est le vrai Roi, le Seigneur qui règne. Le jeune homme sera certainement prêt à prendre avec enthousiasme les armes fortes et magnifiques de l'obéissance à ce Roi. Le thème du combat apparaît dès le début du Prologue. Même si, à l'époque de Benoît, *militare* était déjà, presque synonyme de *servire*<sup>22</sup>, il ne faut pas négliger le fait que Benoît parle aussi d'armes. Il est vrai qu'il a réduit l'emploi du vocabulaire, très fréquent dans la *RM*, de la lutte, mais il admet celle-ci tout de même comme réalité. Il faut lutter contre la volonté propre, contre les mauvaises pensées, contre les tentations de la chair et, pour finir, contre le diable. Cependant, ce qui semble important dans Prol. 3, ce n'est pas tant la lutte *contre* quelque chose, mais plutôt la lutte *pour* le Christ.

Dans un autre passage du Prologue (v. 23-35), contrairement au Maître, Benoît insère le verset suivant dans un chiasme : « Celui qui pousse loin du regard de son cœur l'esprit malin qui le tente et ses suggestions et l'anéantit, qui saisit ses pensées encore petites pour les briser contre le Christ » (v. 28). Toujours le combat spirituel ! Le vainqueur, c'est le Christ. On ne vainc que par lui, en brisant ce qui est mauvais contre lui, le rocher<sup>23</sup>. Au chapitre 4, le v. 50 dit à peu près la même chose : « Briser contre le Christ les mauvaises pensées qui s'introduisent dans notre cœur et les découvrir au Père spirituel. » Ce sont surtout les tentations et la lutte qui nous font découvrir que le Christ est le rocher<sup>24</sup>. C'est principalement à l'adresse des débutants que Benoît invoque si souvent le Christ. Ainsi 4, 10 dit (conformément à la *RM*) : « renoncer à soi-même pour suivre le Christ ». Nous avons toujours

<sup>22</sup> Cf. Christine MOHRMANN, « La langue de S. Benoît », in *Études sur le latin des chrétiens, II, Latin chrétien et médiéval*, Rome 1961, p. 335-339. Cf. aussi Benedict GUEVIN, « Benedict's Military Vocabulary Reconsidered », *The American Benedictine Review* 49 (1998), p. 138-147.

<sup>23</sup> Cf. *RM*, vol. 1, p. 323 (Ths 24) : *ad Christum petram*.

<sup>24</sup> En étudiant de près tout ce passage, on découvre de nombreuses références au Christ : le chemin qui mène à la montagne est le chemin qui mène au Christ (Prol. 23), le rocher sur lequel on construit sa maison, c'est aussi le Christ (Prol. 33s.).

besoin d'aide si nous suivons ce chemin de la « toute petite Règle » écrite pour le commencement, comme Benoît le dit en 73, 8 : « Accomplis, avec l'aide du Christ, cette toute petite Règle du commencement que nous avons écrite. » Cela correspond à 1, 13 où Benoît disait vouloir écrire sa Règle « avec l'aide du Seigneur » *adiuvante Domino*, c'est-à-dire dans le Christ ; le Maître s'exprimait d'une manière différente. Une croissance, un progrès se dessine, malgré les tentations et les crises. On peut en voir la trace dans les deux versets mentionnant le Christ qui se ressemblent le plus : « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (4, 21) et « Ils ne préfèrent rien au Christ » (72, 11) version encore plus radicale. Pour décrire la première phase, on peut rappeler *RB* 5, 2 où, dès le début, la prompt obéissance est motivée ainsi : « elle est le propre de ceux qui ne connaissent rien de plus cher que le Christ. » Il est vrai que le mot « amour » n'est pas employé dans ce verset, mais il y est sous-entendu. On peut décrire la relation au Christ comme celle d'un amour grandissant, de l'obéissance et du service. Chaque moine participe à la souffrance du Christ en passant par des périodes sombres et difficiles. « Ne nous écartant jamais de son enseignement, persévérant jusqu'à la mort dans sa doctrine, au monastère, nous participerons aux souffrances du Christ par la patience pour être jugés dignes de prendre part à son Règne » (Prol. 50 ; la *RM* dit à peu près la même chose). C'est surtout dans les difficultés que nous pouvons faire l'expérience de son amour (« il nous a aimés », noyau du chiasme de 7, 39). Il s'agit de tenir bon dans ces situations désespérées, dans la perspective d'une communion encore plus intense au Royaume (cf. Prol. 21 : « voir celui qui nous a appelés », la *RM* dit la même chose).

Benoît indique discrètement quel pourrait être cet itinéraire spirituel. Dans l'épilogue du chapitre 7 il dit : « il commencera à accomplir tout, non plus par crainte de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance au bien et par goût de la vertu » (7, 68s.) Le mot « Christ » a été ajouté par Benoît, mais il le voit, semble-t-il, de plus en plus à la lumière de la Trinité. L'épilogue y fait allusion très discrètement : « à l'amour de **Dieu** », (*ad caritatem Dei*, le *Domini* de la *RM* est remplacé par *Dei*, 7, 67), **Sanctus Spiritus** (7, 70, conforme à la *RM*) et **amore Christi** (7, 69). C'est certainement le désir du Christ de nous conduire tous au cœur du Père ou de nous initier au mystère de la Trinité. Pour la dernière phase de l'itinéraire il n'y a pas de lois, c'est le Christ, Dieu lui-même qui prend en charge notre conduite<sup>25</sup>.

<sup>25</sup> Il faut également noter le changement de sujet grammatical dans 7, 70 et 72, 11-12. Cela est conforme à une observation que j'ai faite en parlant des chapitres 1 et 73 : pour ceux qui débute dans la vie cénobitique, il y est dit : *adiuvante Christo / Domino*, alors que pour ceux qui sont plus avancés ou les ermites, c'est : *Deo protegente, Deo auxiliante*.

Si l'on constate que pour Benoît il y a un accès spécifique au Christ, il ne faut pas oublier qu'il est rendu possible par la lecture de toute la Bible (cf. 9, 8 ; 73, 3 ; 42, 4), par la grande importance accordée à la liturgie, à laquelle Benoît ajoute beaucoup d'éléments trinitaires, et par une vie intense au cœur de l'Église. Ainsi, il n'y a aucun risque d'hérésie à souligner un seul aspect, et nous pouvons considérer l'approche spécifique de la *RB* avec plus de sérénité.

#### POUR CONCLURE.

L'accès au Christ a toujours un caractère existentiel :

- partant de la communauté et de ses difficultés et parvenant au Christ comme Père, Réconciliateur, Paix, Serviteur de Dieu, Amour.
- partant de la rencontre des faibles et parvenant au Christ qui, malgré tout, vient vers nous dans le plus humble et nous unit à lui, mais qui peut aussi grandir dans l'homme et qui révèle sa puissance dans le plus faible et dans « les cas désespérés » : Christ présent, qui vient et qui peut (*Christus praesens, adveniens et potens*).
- partant de l'itinéraire spirituel de chacun et parvenant au Christ, Seigneur et Roi, qui nous émerveille et nous donne la force de le servir par amour, un amour qui doit grandir dans la vie monastique ; le Christ, qui est notre rocher dans les tentations, dont la foi nous fait connaître l'amour dans les difficultés et qui nous fait entrer finalement dans le mystère de la Trinité.

*Suore Benedettine missionarie di Tützing* Aquinata BÖKMANN, osb  
*Casa Generalizia " Santo Spirituo "*  
*Via dei Bevilacqua, 60*  
*I – 00163 ROMA*